

Servir de ferment à l'autorité de Dieu*

Une crise globale

Mes visites aux monastères dans les différentes cultures du monde me font découvrir que nous vivons, en ce qui concerne certains problèmes fondamentaux comme celui de l'autorité, dans une culture globalisée et que nous sommes en présence des mêmes défis. Bien sûr, la crise de l'autorité ne provoque pas les mêmes réactions chez un Américain, un Asiatique, un Africain ou un Européen, mais il est évident que toutes ces cultures, qui sont complexes aussi à l'intérieur d'elles-mêmes, sont confrontées à une crise profonde de l'autorité, et donc de l'obéissance. Et la caractéristique commune est que, dans cette crise, tout le monde est désorienté, que personne ne sait comment en sortir, ne sait par où commencer une réforme, un renouveau, une reconstruction de ce qui semble détruit. S'agit-il de retrouver ce qui est perdu ou de découvrir ce qu'on n'a pas encore ?

Vous savez que le mot « crise » désigne étymologiquement une séparation, une décision, un discernement. Un temps de crise implique un processus de décision, qui sépare, par exemple, des époques de la vie personnelle ou de l'histoire, des moments culturels, etc. Nous avons besoin de temps de crises pour progresser, pour mûrir, pour nous adapter à de nouvelles données, positives ou négatives, de la réalité dans laquelle nous vivons.

L'autorité en soi ne peut pas être en crise, car l'autorité est un exercice, un service. C'est comme lorsqu'on parle de crise de l'enseignement, ou de crise de l'université, ou de crise de la médecine, de la politique, de l'économie. Tout cela, ce sont des fonctions, des institutions, des activités de l'homme, mais ce ne sont pas des domaines qui en soi peuvent être en crise, car la crise est un

* Conférence donnée lors du cours aux Supérieurs de l'Ordre Cistercien (Rome, 16-20 juillet 2018).

processus qui concerne l'homme en tant qu'homme, un processus qui a son lieu phénoménologique dans l'être humain en tant que créature capable de vivre un processus spirituel, un processus de croissance, un chemin. L'exercice de l'autorité, l'économie, et toutes les pratiques humaines ne peuvent pas être des sujets de crise. Le sujet de chaque crise est l'homme. C'est dans le cœur de l'homme que n'importe quelle crise, si elle est réelle, peut être expérimentée.

Je dis cela simplement pour focaliser l'attention sur le vrai problème de la crise de l'autorité d'aujourd'hui comme de toujours, le vrai point sur lequel, je crois, nous devons méditer, c'est la liberté. La crise de l'autorité est une crise de la liberté, et c'est seulement si nous visons la liberté humaine que nous pouvons comprendre la nature de la crise de l'autorité que nous traversons, et aussi trouver des pistes pour nous positionner d'une manière réaliste et féconde par rapport à cette crise.

Autorité et liberté

Là, je crois qu'une autre remarque s'impose. Quand on traverse une crise, je crois que la pire des tentations est de vouloir en sortir, de viser seulement et à tout prix l'issue du tunnel sans se demander comment le parcourir. Lorsqu'on a terminé, en 1980, le tunnel du Saint-Gothard en Suisse, pendant quelques mois on allait le parcourir pour le parcourir, sans trop penser qu'un tunnel avait une entrée et une sortie. Mais normalement, on n'aime pas trop passer par un tunnel, et plus c'est long, plus on est pressé d'en sortir.

Eh bien ! demeurer dans une crise, *vivre* la crise, en faire l'expérience, c'est la meilleure façon de la dépasser, de la vivre comme opportunité de croissance, de progrès, d'élévation. Je crois que le vrai problème de la crise actuelle, des crises actuelles, est justement de prétendre les traverser, les dépasser, sans les vivre, sans les expérimenter, et donc sans accepter un processus intérieur, personnel, même lorsque la crise est celle de tout un peuple, de toute une société, de toute une humanité globalisée.

Le cœur du problème est toujours la liberté de l'homme, et donc la relation entre autorité et liberté. C'est là que la crise se niche, et ce serait donc à ce niveau que la crise devrait être vécue pour devenir un processus qui fasse progresser l'être humain. L'histoire de l'Église, comme déjà l'histoire du peuple d'Israël, a toujours passé par des mondes et des cultures en crise d'autorité, une crise d'autorité qui bien souvent atteignait l'Église elle-même et la vie de ses communautés. Si ces crises ont pu être surmontées, si l'Église ou au moins des chrétiens en particulier ont su transmettre à la société

une inspiration qui a pu aider à traverser ces crises, ce n'était pas tant par des formules, des théories, mais par la transmission d'une expérience, d'une sagesse, justement concernant le rapport constructif et fécond entre l'autorité et la liberté des personnes.

C'est à ce niveau que nous devons nous référer à l'expérience du monachisme bénédictin, qui d'ailleurs reprend, résume et transmet l'expérience de toute une tradition qui commence avec les Pères du désert, en poussant ses racines dans les profondeurs bibliques et évangéliques de la Révélation.

Vous savez que l'autorité de l'abbé est soulignée partout, à chaque chapitre de la règle de saint Benoît, dans tous les domaines de la vie spirituelle et matérielle des moines. « Tout doit se faire avec la volonté de l'abbé », écrit saint Benoît à la fin du chapitre 49 sur le Carême (*RB* 49, 10). Ce n'est qu'un exemple d'un refrain qui parcourt toute la Règle. Il n'y a rien par rapport à quoi l'homme moderne est plus intolérant et allergique !

Et pourtant, l'intention expresse de saint Benoît n'est pas celle de réprimer la liberté, mais bien au contraire de l'aider à grandir, à se « dilater », comme il le dit du cœur qui en est la source : « À mesure que l'on progresse dans la vie monastique et dans la foi, le cœur se dilate, et l'on court dans la voie des commandements de Dieu, avec la douceur ineffable de l'amour » (*RB, Prol.* 49). Une image qui rappelle un verset du psaume 118 : « Je cours dans la voie de tes volontés, car tu as dilaté mon cœur » (Ps 118, 32).

Nous comprenons que, derrière ces images, il y a une anthropologie bien définie, qui correspond à une certaine conception de la liberté. Pour Benoît, l'homme – l'homme selon la Bible et la tradition patristique – ne possède pas une liberté détachée de la nature de son cœur, et il n'a pas un cœur détaché du désir qui l'anime en tant que créature à l'image et ressemblance de son Créateur. Le cœur est libre s'il peut animer, de l'intérieur de l'homme, une course qui vise moins à aller faire ce qui est commandé qu'à revenir à la maison du Père que la désobéissance nous a fait abandonner. L'homme pour lequel saint Benoît écrit la Règle est en effet, idéalement, le « fils prodigue » de la parabole du chapitre 15 de saint Luc. Il nous le fait comprendre dès les premières lignes de la Règle : « Écoute, mon fils, les préceptes du maître et prête l'oreille de ton cœur. Reçois volontiers l'enseignement d'un si bon père et mets-le en pratique, afin de retourner par le labeur de l'obéissance à celui dont t'avait éloigné la lâcheté de la désobéissance » (*RB, Prol.* 1-2).

Deux crises en parallèle

La parabole du fils prodigue est une bonne illustration de ce que signifie une crise d'autorité ou une crise d'obéissance, et le Christ nous demande de nous en inspirer pour traverser les nôtres, et aussi celles à grande échelle, voire à l'échelle mondiale. Or, cette parabole nous rend attentifs à un aspect que nous risquons souvent d'oublier. Ce qui se passe entre le père et le fils, ou plutôt *les* fils de la parabole, est au fond une double crise : celle de l'autorité du père et celle de l'obéissance de ses enfants. Où est le problème ? Dans la crise de chacun ? Je dirais que le vrai problème, ce ne sont pas les crises en tant que telles, mais qu'elles sont vécues et gérées en parallèle ou, si vous préférez, en opposition, comme deux lignes qui vont dans deux directions opposées. *La crise n'est pas dans l'autorité ou dans l'obéissance : la crise est dans la relation entre l'autorité paternelle et l'obéissance filiale.* À la fin de la parabole, bien que Jésus ne décrive pas les décisions ou les options de vie que prendront les deux fils, nous constatons au moins qu'au moment où les chemins des trois ne vont plus en parallèle ou en sens opposé, au moment où ils sont remis en relation, en réconciliation au sens étymologique du terme, en vis-à-vis, à ce moment-là il n'est plus question d'autorité, ni d'obéissance : c'est comme s'il ne restait plus que la liberté et l'amour, la liberté d'aimer.

La crise de l'autorité du père de la parabole ressemble beaucoup à celle que nous vivons aujourd'hui : on ne sait plus comment être autorité, comment faire grandir ceux et celles qui, de mille manières, nous sont « soumis ». La crise de l'obéissance des deux fils est aussi très actuelle : l'un pense que l'obéissance n'est plus nécessaire pour sa vie, l'autre la vit sans s'épanouir dans une responsabilité créatrice et mûre et en ne désirant que des avantages mesquins, comme le chevreau pour festoyer avec ses amis (cf. Lc 15, 29).

Mais, justement, le départ du fils cadet débloque la situation, bien que douloureusement, car il permet à la crise latente de devenir explicite, il permet au virus caché de devenir fièvre. C'est comme lorsque nous avons la grippe : la meilleure manière de bien guérir n'est pas de nous remplir de paracétamol, mais de permettre à notre corps et à ses défenses de traverser la crise que la fièvre manifeste. Alors on peut en sortir vainqueur, plus sain et fort qu'avant.

Au fond, c'est avec le fils aîné que le père vivait une crise en parallèle, toujours à la même distance, comme les rails d'un chemin de fer, sans jamais prendre le risque de se toucher. Le fils cadet sort de ce parallélisme sans communion, et, en s'éloignant du père, c'est comme s'il faisait le tour du monde pour revenir de l'autre côté vers

le père. Mais en rentrant, il pense qu'une vie parallèle à celle du père pourrait maintenant lui suffire, même à une distance plus grande qu'avant ; il ne pense même pas vivre en fils laborieux et soumis comme son frère, mais comme un salarié quelconque de son père. Mais la parabole de son départ et de son retour aboutit à la surprise d'une rencontre. Et le père aussi est surpris, surpris que l'éloignement du fils, son infidélité, aboutisse à une nouvelle rencontre et à une possibilité de communion jamais expérimentée avant. Alors il comprend qu'avec le fils aîné aussi il doit sortir des rails, de son rail d'autoritarisme, de modèle de travail et de fidélité à toute épreuve, pour aller vers lui, vers sa distance correcte et froide, et lui faire comprendre qu'à lui aussi, le père, le jeu correct d'autorité-obéissance en parallèle qu'ils ont vécu jusqu'à maintenant ne suffit plus. Il lui révèle une communion totale, non seulement des biens, mais aussi de l'amour paternel envers le fils et frère cadet.

La parabole du fils prodigue nous dévoile au fond que chaque crise d'autorité n'est pas tant une crise de pouvoir, mais une crise d'amour, une crise de relation paternelle et filiale.

L'autorité passant par une kénose

Comme je le disais, on pourrait trouver assez encombrante la figure du supérieur dans la règle de saint Benoît, et donc dans la vie du monastère, si on ne voyait que l'aspect « autoritaire » de son autorité. Mais, justement, l'image que saint Benoît annonce dès le début n'est pas l'image du père que se fait le fils aîné de la parabole, une autorité à respecter à bonne et due distance pour suivre sans égarements une voie tracée par son devoir. L'image d'autorité voulue et décrite par la Règle est au contraire celle d'un père qui ne se contente pas d'une relation correcte avec ses fils, car pour cela il suffirait de former de bons employés.

L'autorité selon saint Benoît est une autorité qui assume non seulement la crise d'obéissance des moines, mais aussi la crise d'autorité du supérieur. Les deux fils de la parabole contestent, qui d'une manière, qui d'une autre, l'autorité du père et la mettent en crise. Et ce père assume cet état de crise où il se trouve coincé. Ce père se met en question. Dans la parabole du fils prodigue, le père fait l'expérience d'une sorte de kénose de son autorité paternelle ; il doit passer par une humiliation, par une descente à travers laquelle son rôle d'autorité est culpabilisé par les deux fils. Et Jésus nous présente ce père comme quelqu'un qui consent à cette kénose, comme lui-même y consentira dans la Passion.

Le thème de l'humiliation de l'autorité du Christ est fortement souligné dans les récits de sa Passion. Jésus est à tout moment ridiculisé dans son autorité royale et divine. Son autorité devient le jouet et l'objet de dérision de tous les acteurs agressifs de la Passion : des Juifs comme des Romains, des gardes du sanhédrin comme des soldats romains, de Pilate, d'Hérode, des grands-prêtres, de l'un des larrons crucifiés à ses côtés, de la foule. Et Jésus, au milieu de tout cela, se tait, vit en silence cette kénose. Un silence qui s'impose à tous, qui les domine tous. Le père de la parabole aussi ne parle jamais pour défendre son autorité, il ne se justifie pas. Même lorsqu'il répond aux accusations du fils aîné, il ne le fait pas pour se justifier, mais pour lui exprimer son amour et l'inviter à entrer lui aussi dans sa joie, dans son amour miséricordieux plein de joie.

Je souligne tout cela parce que je constate un peu partout dans le monde, dans les différentes cultures, que la vraie crise de l'autorité, ou plutôt la façon stérile de la vivre ou d'essayer d'y faire face, est très souvent le refus de passer par cette profondeur kénotique de l'autorité chrétienne. Une autorité qui se justifie, se défend ou, pire encore, essaie de se maintenir par la force de l'autoritarisme, est une autorité morte, une autorité qui devient fonctionnelle, technique, juridique. Elle ne passe plus par la liberté des personnes, par leur cœur. Elle devient énergie mécanique au lieu de demeurer ou devenir force vitale.

Bien sûr, il est plus facile de passer par des fonctionnements autoritaires que par un dynamisme de vie et de liberté. C'est plus facile et apparemment plus rapide. En réalité, ce qui n'est pas de l'ordre de la vie et de la liberté est stérile, n'engendre pas, n'édifie rien. L'autoritarisme ne produit que la mort.

Il est alors essentiel de demeurer sensible ou de redécouvrir le dynamisme pascal de l'autorité chrétienne, et d'y entrer si on veut vraiment passer par la crise de l'autorité d'une manière féconde, pour y découvrir, expérimenter et témoigner d'une autorité nouvelle qui engendre la vie.

L'autorité-ferment

À cette lumière évangélique, je crois que nous pouvons revenir à la règle de saint Benoît pour y saisir une vision de l'autorité et de l'obéissance extrêmement actuelle, malgré l'ancienneté de ce texte. Actuelle, parce que nécessaire pour répondre aux défis de l'homme contemporain. Rien n'est plus actuel que ce qui vient répondre à l'urgence d'un besoin que nous ressentons aujourd'hui.

Saint Benoît commence par dire de l'abbé qu'« on croit qu'il tient la place du Christ dans le monastère – *Christi (...) agere vices in monasterio creditur* » (RB 2, 2). Et presque tout de suite après, il ajoute : « L'abbé ne doit rien enseigner, établir ou commander qui s'écarte des préceptes du Seigneur ; mais ses ordres et son enseignement doivent se répandre dans l'esprit de ses disciples, comme un ferment de la divine justice » (RB 2, 4-5).

Je trouve que dans cette phrase est concentrée l'essence de la conception d'une autorité chrétienne authentique. L'image du ferment est saisissante. Le ferment, au sens de levain, fait littéralement autorité, est « auteur » au sens littéral du terme latin « *auctor* » : ce qui fait croître, augmenter. Plus précisément, il faudrait dire que c'est la fermentation du levain qui fait augmenter la pâte. Le ferment est donc l'agent qui provoque une réaction chimique, un processus intérieur, qui transforme la substance dans laquelle il agit. Dans le cas du levain, cette réaction chimique fait lever la pâte. Mais je crois que ce qui intéresse saint Benoît, indépendamment des connaissances biochimiques de l'époque, est de décrire l'autorité confiée à l'abbé comme un enseignement qui permet à la parole de Dieu de devenir ferment dans les âmes des disciples pour provoquer une conversion de la personne, une conversion de la justice humaine à la justice divine, en d'autres mots : d'une humanité selon l'homme à une humanité selon Dieu, c'est-à-dire selon son image et ressemblance, donc une humanité rendue conforme au Christ.

On voit tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un processus extérieur et formel. Ce n'est pas simplement un processus comportemental, un dressage pour savoir répéter des gestes, des actions, des paroles. C'est un processus intérieur, qui se passe dans l'âme des disciples : « *in discipulorum mentibus* » (RB 2, 5). La fermentation change la substance dans laquelle elle agit, elle la transforme dans sa constitution, dans sa chimie intérieure, et c'est à cause de cela que la substance change aussi de forme et va servir à autre chose que lorsqu'elle n'a pas fermenté. La fermentation donne à la pâte une qualité substantielle nouvelle et meilleure, mais qui est pourtant la sienne, celle à laquelle elle est destinée par sa nature et aussi par sa culture.

L'image du ferment suggère aussi que ce processus implique un aspect intérieur de travail, même de combat. N'oublions pas que les peuples et les idées également peuvent entrer en fermentation, même violente, en déclenchant des processus pas toujours constructifs pour le bien de la société.

Dans le cas du ferment de l'enseignement de l'abbé, le fait même qu'il veuille provoquer une conversion, une croissance intérieure des

disciples, nous fait comprendre qu'il n'est pas de tout repos, qu'il implique un passage par l'inquiétude, le trouble, parfois le deuil. La paix, la tranquillité, sont plus le but que le chemin de la croissance humaine.

Une autorité obéissante

Mais un autre aspect est très important dans cette description que saint Benoît fait de l'autorité en acte. C'est la conscience que le ferment n'est pas une création du supérieur, de l'autorité : pour le transmettre et le laisser agir dans les disciples, l'abbé doit le recevoir. « L'abbé ne doit rien enseigner, établir ou commander qui s'écarte des préceptes du Seigneur » (RB 2, 4). C'est justement cela qui fait que sa doctrine et ses ordres sont un ferment de justice *divine*, et donc pas seulement humaine – par exemple intellectuelle, morale, sentimentale ou seulement spirituelle.

Saint Benoît est très précis en dressant la liste des modalités de l'exercice de l'autorité : il parle d'« enseigner, établir et commander – *docere, constituere vel jubere* ». Ensuite, il condense ces trois activités en deux mots : « *iussio vel doctrina* – ce qu'on commande et ce qu'on enseigne ». Tout cela devient « ferment de divine justice » si l'abbé en fait l'expression, la conséquence, le rayonnement de sa propre écoute obéissante au « *praeceptum Domini* – à ce que le Seigneur nous enseigne et ordonne », car « *praeceptum* » est un terme qui résume l'enseignement et le commandement : c'est un enseignement d'autorité, un enseignement qui demande une obéissance, une décision dans la vie.

Le supérieur est donc appelé à être transparent, par son obéissance, par son écoute, à la vérité et à la justice que Dieu nous communique par sa Révélation, par sa Parole, en son Verbe de vie qui s'est fait chair, est mort et est ressuscité.

Saint Benoît reviendra sur ces points plusieurs fois dans la Règle. Il veut que l'autorité dans la communauté s'enracine dans une « doctrine de sagesse » déjà incarnée dans la personne du supérieur. Il écrit au chapitre 64 : « Dans l'élection [de l'abbé du monastère], on aura égard au mérite de la vie et à la doctrine de sagesse (*sapientiae doctrina*) du candidat » (RB 64, 2). Et il ajoute qu'« il doit être docte dans la loi divine, afin de savoir et d'avoir où puiser les leçons anciennes et nouvelles » (64, 9).

En résumant, on pourrait dire que le grand souci de saint Benoît est que l'autorité dans la communauté soit *la transmission d'une expérience évangélique*. Ce n'est pas seulement une doctrine qu'il faut transmettre ni seulement un comportement, mais une vie

d'obéissance à la vérité révélée dans le Christ Sauveur, une vie informée par l'Évangile du Salut. C'est un peu ce que rappelait Paul VI dans une de ses phrases célèbres : « L'homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres, ou s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins » (Allocution 2.10.1974, reprise en *Evangelii Nuntiandi*, § 41).

Cela ne vaut pas seulement pour l'homme contemporain, à en juger selon les propos que tenait saint Benoît à l'homme du VI^e siècle. Car cette vision de l'autorité vient essentiellement du Christ et de l'Évangile. Chaque époque doit la retrouver, chaque responsable de la formation et de l'éducation humaines, à commencer par les parents, doit l'incarner dans la situation toujours nouvelle de sa propre liberté et de celle des autres. Ce qui met toujours en crise n'importe quelle autorité, c'est la liberté des personnes, avant la situation culturelle d'une époque. Pour cette raison, nous avons justement besoin de modèles d'exercice de l'autorité comme celui qu'illustre saint Benoît, car ce sont des modèles qui vont à l'essentiel de la question, qui nous aident à retrouver le cœur de l'enjeu de cet exercice, un cœur qui est évangélique, qui est l'événement du Christ, parce que le Christ, de par sa nature, est le seul Seigneur, la plénitude de l'autorité, de la vérité, de la justice divine pour l'homme, et donc sa seule voie pour vivre une véritable liberté. « Si vous demeurez fidèles à ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; alors vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres » (Jn 8, 31-32).

Une expérience pascalle

Cette expérience de l'autorité libératrice du Christ est une expérience essentiellement pascalle. Il suffit à la scène finale de l'évangile selon saint Luc :

Puis il leur déclara : « Voici les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : Il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit à mon sujet dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes. » Alors il ouvrit leur intelligence à la compréhension des Écritures et il leur dit : « Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait, qu'il ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et que la conversion serait proclamée en son nom, pour le pardon des péchés, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. À vous d'en être les témoins. Et moi, je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis. Quant à vous, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une puissance venue d'en haut » (Lc 24, 44-49).

Ce n'est que dans la puissance de sa mort et de sa résurrection, et du don de l'Esprit Saint qui en découle, que le Christ peut « ouvrir leur intelligence à la compréhension des Écritures ». C'est à cette

phrase qu'il faut penser lorsque saint Benoît demande à l'abbé de « répandre ses ordres et son enseignement dans l'esprit des disciples comme un ferment de justice divine » (*RB* 2, 5).

La *compréhension* à laquelle Jésus ouvre l'intelligence, l'esprit des disciples, est littéralement, selon l'étymologie de « comprendre », un « être pris avec » les Écritures, avec la Parole de Dieu, qui, dans ce cas précis, est un *être pris avec le Christ*, une unité d'esprit avec le Verbe de Dieu, Parole du Père. Le Christ est le Verbe qui s'écoute du Père dans le souffle de l'Esprit, coïncidence ainsi d'autorité et d'obéissance, d'écoute et de parole. Et c'est cette coïncidence, la Vérité qui libère par la splendeur, la beauté de l'amour. C'est en leur parlant que Jésus ouvre l'esprit des disciples à la compréhension de la Parole. C'est en formant leur écoute que Jésus ouvre leurs oreilles, les « oreilles de leur cœur », comme dit saint Benoît (cf. *RB*, *Prol.* 1). Le Christ pascal transmet aux disciples une expérience qui provoque dans leur cœur et dans leur vie, comme un ferment, une transformation de l'esprit, de la *mens*, qui consiste essentiellement dans la communion d'intelligence, de sentiment, d'amour, avec Jésus Lui-même.

Et Jésus fait faire cette expérience aux disciples pour qu'ils deviennent eux-mêmes ferment pour les autres :

Il leur dit : « Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait, qu'il ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et que la conversion serait proclamée en son nom, pour le pardon des péchés, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. A vous d'en être les témoins » (Lc 24, 46-48).

L'autorité chrétienne est un témoignage. *Est vraiment maître celui qui témoigne d'une communion d'intelligence et de cœur avec le Christ*. Et ce témoignage, formé à l'école de la présence du Ressuscité qui nous parle et nous donne son Esprit, devient ferment qui provoque la conversion et le pardon des péchés, le ferment qui provoque la *metanoia*, c'est-à-dire, le changement de pensée, d'esprit, de compréhension, de connaissance, le dépassement de la perception que nous avons de nous-mêmes, de Dieu et de toute la réalité, que le Christ rend possible dans la grâce du pardon des péchés.

Cette autorité est aussi témoignage au sens du mot grec : c'est un *martyre*, c'est un témoignage qui donne la vie, qui offre sa vie pour le Christ et son Royaume, qui fait d'une personne un canal de transmission aux autres de l'événement du Christ.

Serait-ce à ce niveau et à cause de cela que l'autorité est en crise aujourd'hui ? Ou plutôt, serait-ce justement à ce niveau, au niveau du

martyre, que l'autorité, malgré tout, n'est justement *pas* en crise aujourd'hui ?

Responsable de l'obéissance de l'autre

Juste après avoir parlé de l'enseignement comme ferment de justice divine, saint Benoît ajoute une remarque qui, dans ma vocation d'abbé, m'a toujours un peu troublé : « L'abbé doit se souvenir sans cesse qu'au redoutable jugement de Dieu, il devra rendre compte exact de deux choses : de son enseignement et de l'obéissance de ses disciples » (*RB* 2, 6).

Je peux bien comprendre qu'un supérieur soit retenu responsable de sa doctrine, de ce qu'il enseigne et de comment il enseigne. Mais comment peut-on être tenu pour responsable de l'obéissance ou de la désobéissance des autres ? Comment peut-on être responsable de l'écoute des autres, du consentement des autres, et donc de la liberté des autres ?

Bien sûr, si à ce moment vous vous êtes tous endormis en m'écoutant, je peux comprendre que je sois responsable du peu d'intérêt que mes propos ont suscité, ou du ton monotone et rébarbatif avec lequel je les ai prononcés. Mais je ne crois pas que saint Benoît parle de ce niveau terre à terre de la question.

Tout de suite après, Benoît décharge de sa responsabilité éternelle l'abbé qui aura tout essayé pour stimuler ses frères à la conversion :

C'est pour autant qu'il aura consacré toute sa sollicitude pastorale à un troupeau turbulent et indocile, et dépensé tous ses soins pour guérir leurs maladies spirituelles, que lui-même sera absous au jugement du Seigneur et pourra lui dire avec le prophète : « Je n'ai point caché ta justice dans mon cœur : je leur ai dit ta vérité et ton salut, mais ils n'en ont fait aucun cas et ils m'ont méprisé » (*RB* 2, 8-9, citant Ps 39, 11 ; cf. Is 1, 2 ; Ez 20, 27).

Eh bien, ces paroles illustrent combien saint Benoît conçoit l'autorité comme une vraie *passion* pour la liberté des autres. Une passion qui va jusqu'à souffrir pour que la justice, la vérité et le salut de Dieu atteignent le but pour lequel le Christ a donné sa vie jusqu'à la mort, et à la mort sur la Croix. Je pense à une phrase du curé de Torcy dans le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos : « Je prétends simplement que lorsque le Seigneur tire de moi, par hasard, une parole utile aux âmes, je la sens au mal qu'elle me fait. »

Derrière toutes les descriptions de l'autorité que nous offre saint Benoît, il y a toujours le modèle par excellence de l'autorité chrétienne : le Christ bon pasteur qui donne sa vie pour les brebis. Et lorsque saint Benoît parle de la responsabilité éternelle de l'abbé, il

ne fait qu'exprimer la conviction que l'autorité chrétienne est toujours une question d'amour, une forme de charité, de la charité qui « supporte tout, fait confiance en tout, espère tout, endure tout » (1 Co 13, 7). « Nous serons jugés sur l'amour », et l'amour, ce n'est jamais seulement donner sa vie, mais l'offrir librement à la liberté de l'autre dans un désir de réciprocité qui est le souffle trinitaire de la Charité éternelle. L'autorité est responsable de l'obéissance par son désir de servir de ferment à l'autorité paternelle et maternelle de Dieu qui parle à l'homme avec une Parole qui résonne dans le silence de l'éternel désir d'une libre réponse.

Dieu n'a pas besoin de l'obéissance de l'homme, mais de son amour.

La vraie crise de l'autorité est là où elle n'est pas animée par l'amour de Dieu pour toute créature humaine, et par son désir infini de la réponse d'amour qui ramène l'homme dans la communion avec le Verbe qui l'a créé pour revenir au Père.

*Casa Generalizia O.Cist.
Piazza del Tempio di Diana, 14
IT – 00153 ROMA*

Mauro-Giuseppe LEPORI, o.cist.
abbé général